

CULTURE/



Senny Camara a appris la kora au conservatoire de Dakar, d'où elle est originaire. PHOTO JOEL PICKFORD

Senny Camara, branchée sur kora alternative

A l'affiche du festival isérois Détours de Babel la chanteuse et musicienne revisite l'instrument d'Afrique de l'Ouest, traditionnellement réservé aux hommes.

Elle nous reçoit dans son salon de musique, non loin de la basilique de Saint-Denis. Pas de grand orgue chez elle, mais deux koras trônent à côté d'une harpe et d'une guitare. Senny Camara a la fibre pour les cordes sensibles, celles de sa voix comme celles des instruments qu'elle caresse de ses doigts. Pour les Détours de Babel, où elle s'apprête à partir pour une série de concerts décentralisés en milieu rural, elle embarquera juste ses deux koras, «une accordée en mineur, l'autre en majeur, cet instrument étant très sensible». Comme lors de sa première venue en 2022 au festival isérois, elle s'y produira en solo. «C'est tout ce que j'aime, des moments de partage avec le public. Seule, je suis plus libre, je peux fermer les yeux et voyager. Selon les lieux, la musique vibre différemment. Ce ne peut pas être qu'une formule cartésienne,

il faut se laisser porter par le moment, que l'inspiration guide l'improvisation.» Cette fois, la native de Dakar va se retrouver dans des espaces hors cadre, à commencer par le CHU de Grenoble, pour un moment de musique ouvert à tous, avant de finir par un récital au Musée archéologique du lac de Paladru. Soit des concerts qui favorisent l'échange, à l'image de la programmation de ce festival singulier. «Senny résume bien ce qui nous anime, c'est-à-dire des musiciens qui ont des identités fortes, en lien avec des traditions très ancrées de par leur histoire, mais qui sont aussi dans une démarche de création à partir de ces patrimoines culturels en y apportant leurs aspirations et visions, souvent en lien avec des engagements sur le terrain social. Que ce soit l'égalité des genres ou la reconnaissance des minorités», résume Pierre-Henri Frappat, codirecteur des Détours de Babel.

Rituels. La tradition, Senny Camara la connaît bien, pour avoir grandi dans un village non loin de Fatick, à une heure de route de la capitale. «Ça a été une chance, ma grand-mère m'a transmis des valeurs que

je n'aurais peut-être pas eues à Dakar.» C'est là, au début des années 80, qu'elle va découvrir la musique via une grand-tante qui pratiquait les rituels traditionnels, où le son soigne les affections psychiatriques. «Je l'accompagnais avec ma grand-mère dans les communautés lébous, et j'ai commencé à chanter, à 3-4 ans. Jusqu'à aujourd'hui, je me souviens de tout : des morceaux, des gestes, des gens qui tombent en transe, des percussions, des danses autour de la personne malade. Ça peut durer des semaines !» Et puis, très vite, la petite se fait remarquer dans le voisinage pour sa voix : certes, elle n'est pas d'ascendance griotte – ce qui ne l'empêche pas de tenir aujourd'hui le rôle de Yande Codou Sène, la griotte attitrée de Léopold Sédar Senghor, dans un spectacle autour des indépendances – mais elle suit déjà «naturellement» celle de Maa Hawa Kouyate, chanteuse qui forma un couple de légende avec Soundioulou Cissokho, AKA «le roi de kora».

«La tradition, il faut la respecter, sans se contenter de la reprendre à la lettre. Il est important que ça évolue, en y apportant sa vision, au risque parfois de la trahir. D'ailleurs

quand je chante du ndop, je sors ce rituel de son lieu», prévient celle qui brisa un autre tabou lorsque devenue jeune adulte, elle choisit de fêter de la kora, et qui plus est en y mêlant les influences sérères, l'ethnie dans laquelle sa grand-mère l'initia mais où cet instrument n'est pas présent. «J'avais envie d'être accompagnée pour chanter. Ne trouvant personne, j'ai pris la guitare, en autodidacte, et puis finalement la kora, malgré les avis contraires de tous. Ils prétendaient que la kora était interdite aux femmes. Je crois surtout que c'est parce que les hommes avaient plus de temps que les femmes pour s'y consacrer, devant faire le ménage, la cuisine, les enfants. J'ai vu ma grand-mère accompagner mon grand-père au champ, puis revenir pour tenir la maison. C'était double corvée.»

«Afro-blues». Au milieu des années 90, tout en commençant à chanter dans les hôtels, elle va ainsi suivre des cours au conservatoire de Dakar, dont les cours de kora sont ouverts aux femmes. Une trentaine d'années plus tard, si elle regrette de ne jouer que trop rarement du noble instrument dans son pays natal, elle peut s'enorgueillir d'avoir fait du chemin de l'autre côté de la Méditerranée. Débarquée en 2000 en France avec des musiciens belges, Senny Camara a posé ses bagages à Saint-Denis, fondant une famille tout en maintenant le cap de la musique. Mais pas à n'importe quel prix. «La musique, ce n'est pas juste gagner de l'argent, c'est comme une thérapie.» Voilà pourquoi elle préfère refuser certaines propositions et continue de bosser comme assistante son dans l'audiovisuel, tout en prenant le temps et le soin nécessaires pour développer ses projets. Il lui aura ainsi fallu attendre dix ans après la rencontre en 2010 avec Thierry Fournel, guitariste sévère de culture mandingue, avant de sortir son premier EP en quintette, *Boolo* («l'unité» en wolof) qu'elle a, bien entendu, autoproduit. La suite devrait paraître cette année.

Son style? «Un patchwork, avec des influences d'Ali Farka Touré, que j'appelle afro-blues. Pour moi, le blues, c'est pleurer, et ça me correspond.» Ses messages? Toujours les mêmes, ancrés dans une réalité sénégalaise, les mariages arrangés comme le phénomène des talibés, «ces enfants mendicants désormais utilisés par des marabouts pour faire du business», sans oublier le calvaire de ceux qui prennent le large en pirogue pour les rives européennes. Voilà pourquoi elle s'est retrouvée telle qu'en elle-même dans des projets transverses: O'Sisters, collectif de femmes du monde initié par la regrettée DJ Missill, comme la Camera delle Lacrime, les célébrations pluriculturelles des noces de Saba, en duo parfois avec le shaman argentin Ignacio Maria Gomez... Aujourd'hui, elle songe à un album dédié au zikr, une cérémonie d'obédience mouride, une voie naturelle pour cette fidèle aux préceptes d'ouverture du soufisme. «C'est dans l'unité qu'on trouvera tout ce qu'on cherche. Ce monde-là a juste besoin d'équilibre.» Camara ne signifierait-il pas «garant de la paix» en mandingue? **JACQUES DENIS**

En concert de mercredi à dimanche dans le cadre du festival Détours de Babel (38).